

MONSIEUR COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

7 décembre 1879.

En route pour la France ! Oui, il faut bien le croire, quoique nous ne puissions pas le réaliser. Il nous semble que ce n'est que la reprise et la continuation de notre expédition, et notre prière, chers amis, c'est que nos voyages en Europe soient encore plus bénis que ne l'ont été nos pérégrinations dans l'Afrique tropicale. Et c'est beaucoup dire ; mais ce n'est pas trop. Dussions-nous vivre jusqu'à un âge très avancé, ces deux années et demie de notre carrière seront toujours pour nous comme des sommités inondées des rayons du soleil dans un panorama où abondent des ombres épaisses.

Je vous ai expliqué dans une lettre précédente les raisons qui nous ont portés à hâter notre départ. Mes frères sont unanimes, je crois, à nous approuver. Un grand sujet de tristesse pour moi, c'est de n'avoir pu visiter nos annexes et le district. Mais dans l'état de santé où je me trouve depuis notre retour, faire des courses à cheval était hors de question. J'ai donc convoqué à Lérivé le consistoire et les annexes. Nous avons eu des réunions sérieuses et bénies. Mon jeune frère Dormoy, mon filleul et mon successeur, y a pris une part active. Par des discours pleins de fraîcheur, d'à-propos et de modestie et par ses manières affables, il a touché nos cœurs et inspiré de la confiance à mon troupeau. De mon côté, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour aplanir son chemin et alléger la tâche. Naturellement des difficultés et de l'imprévu, il y en a toujours, surtout dans la vie missionnaire ; autrement ce ne serait pas une vie de foi et de renoncement. Notre ami le sait bien. Puisse-t-il être béni et heureux ! Béni et heureux on l'est toujours, quand on est fidèle au Maître et obéissant.

L'esprit de l'Eglise de Lérivé est excellent. Un petit mouvement qui s'était dernièrement manifesté a ajouté quelques

noms à notre classe de catéchumènes, et ce qui me réjouit, c'est que ce sont des conquêtes sur le paganisme. Une autre preuve, ce sont nos collectes. Nous en avons eu trois en trois mois. La première a produit un peu plus de 125 fr., la seconde près de 245 fr., et la troisième près de 250 fr. La collecte chez nous est une partie du service. Chacun apporte son offrande sur la table, et le tout est ensuite consacré au Seigneur par la prière. Rien ne me touche comme de voir avec quel empressement, avec quels radieux visages les petits enfants apportent leurs pites. Les bébés même au sein de leurs mères ont leurs *trois pence* (1) que leurs petites mains déposent dans le trésor du Seigneur. On m'a parlé d'enfants qui pleuraient parce qu'ils n'avaient rien pour la collecte, ou parce qu'ils n'avaient qu'un trois pence, le *sou* de ce pays où l'on ne connaît pas encore le cuivre d'Europe. Il est impossible que cette éducation ne produise pas des fruits dans la vie future de ces petits êtres.

Malgré tout cela, nous sommes pauvres à Lérivé, nous sommes des mendiants. Pour soutenir les catéchistes que nous avons maintenant à l'œuvre dans notre district, il nous faut la somme de 3,250 fr. par an. Et le nombre de ces ouvriers devrait être doublé, triplé, et encore les annexes seraient-elles plus clairsemées qu'elles ne sont dans le Lessouto central.

Nos réunions, comme toutes nos réunions d'adieu, ont été solennelles; ce fut surtout la dernière, celle du lundi matin, où plusieurs prirent la parole. Un frisson me saisit quand je vis mon vieil ami, — car un ami pas plus âgé que moi, mais dont l'amitié date de plus de vingt ans et ne s'est jamais démentie, est un vieil ami, — un frisson me saisit, dis-je, quand je vis mon vieil ami Nathanaële Makotoko se lever. D'abord, il réussit à peine à se contenir, mais, s'adressant à M. Dormoy, il ne put se faire violence plus longtemps.

(1) Le *trois pence* est une petite pièce d'argent qui vaut le quart d'un schelling.

« Jeune serviteur de Dieu, » lui disait-il, « nous te recevons avec amour parmi nous, mais il faut que tu saches ce que nous éprouvons aujourd'hui. Tu nous vois réunis ici et en bon nombre, nous saluons notre père spirituel ; nous le connaissons lui et il nous connaît. Sais-tu où nous étions et ce que nous étions, quand, jeune comme toi, il vint ici il y a vingt ans ? — Où nous étions ? perdus dans le monde. Ce que nous étions ? des bêtes sauvages, oui, des bêtes des champs. » Et il éclata en sanglots. Je savais, moi, tout ce qui se passait dans son esprit ; il y a des merveilles dans le monde de la grâce, Nathanaële, comme tout chrétien sincère, se croit être la plus grande de toutes. Il n'y avait rien qui concernât ma petite personne dans cette scène touchante.

L'occasion de notre séparation avait évoqué des souvenirs. Nathanaële n'est plus le jeune homme d'autrefois, vaillant et vigoureux. De ce passé, il ne lui reste plus que les cicatrices qui rappellent la valeur intrépide qu'il a déployée en se battant pour son pays et en défendant la forteresse de Moshesh. Aujourd'hui, il grisonne, il est brisé, les persécutions dont il a été l'objet de la part d'un autre chef à qui il s'était dévoué, ont, tout en nourrissant sa piété, laissé une teinte de mélancolie sur son esprit. Il est chef lui aussi, et pourtant il travaille sur les routes pour que sa maison puisse soutenir sa position, et comme il ne fait rien à demi, il travaille comme un forçat. Aucun évangéliste n'a fait plus que lui. Il ne parle que de son prochain départ pour le ciel et du peu d'espoir que nous pouvons avoir de nous revoir ici-bas. Quoi qu'il en soit, le rendez-vous est certain, et il n'est pas éloigné.

Après les adieux officiels et privés, une dernière entrevue avec Molapo, à qui il me fut donné de dire encore quelques paroles sérieuses, nous quittâmes enfin Lérivé, notre cher Ebénézer. La première nuit nous la passâmes chez le magistrat du district, le major Bell, qui nous avait spécialement invités. Le bruit s'était répandu que je devais le soir donner une conférence sur nos voyages, dans la cour de justice qu'on

avait disposée pour cela. Des blancs avaient, à cheval et en voiture, franchi de grandes distances, malgré l'heure indue. La salle était comble. Des Bassoutos aussi, mus par la curiosité, s'étaient attroupés dehors et se faisaient répéter par des interprètes improvisés ce qui se disait au dedans. Le lendemain, nous passâmes à Cana ; le surlendemain, à Bérée, où mon bon frère Jousse vint nous serrer encore une fois la main. Le samedi, nous étions à Morija, où nous passâmes un bon dimanche. Le soir, nos amis, dans une réunion tenue chez M. Casalis et conduite par lui, nous donnèrent leurs derniers messages, nous firent leurs derniers adieux et nous recommandèrent, nous et notre œuvre, au Seigneur, par de ferventes prières. Là aussi, comme à Lérivé, quelques bons chrétiens nous apportèrent l'un son schelling, l'autre un peu de farine pour la route. Le lundi, nous prenions congé de ces membres de notre famille missionnaire à qui m'unissent de longue date des liens intimes. Nous étions bien déterminés à ne pas regarder en arrière, mais en avant.

Cependant notre bon vieux frère Dyke trouva encore le moyen de me faire parvenir en route une lettre des plus émouvantes, accompagnée d'un gage non moins touchant de son affection. Nous avons le cœur gros ; cela nous fit du bien.

Après une douce entrevue à Maféteng avec M. Adolphe Casalis et la bonne vieille madame Rolland, nous franchîmes la limite du Lessouto, et ce ne fut pas sans émotion que nous vîmes ses belles montagnes disparaître à l'horizon.

A bord du « Conway Castle », 20 janvier 1880.

Bien cher monsieur Casalis,

Vous le voyez, par la date de ma lettre, nous avons quitté la terre d'Afrique, nous sommes sur les grandes eaux et en route pour la France !

Notre voyage à travers la Colonie a été fatigant sous tous les rapports. Je ne pouvais surmonter un sentiment de lassi-

tude qui m'accablait à tel point que toutes les sources de la vie et de la pensée semblaient taries en moi. C'est, dit le Dr Stewart, une des conséquences ou un des restes de la fièvre du Zambèze. Lui-même, depuis son retour de Livingstonia, éprouve la même chose. Nous sommes restés quinze jours au Cap et dans les environs. Je ne me sentais pas capable de continuer. Et puis nous désirions laisser ma nièce à l'institution huguenote de Stellenboch jusqu'à notre retour. Inutile de dire l'intérêt que notre Mission a excité dans les Eglises, surtout parmi les pasteurs de l'Eglise hollandaise.

Nous avons quitté le Cap le 13, et nous sommes maintenant près de l'Équateur. On voyage vite maintenant. Nous espérons arriver la semaine prochaine à Madère. Nous avons obtenu de la Compagnie, sans augmentation de frais, d'interrompre la traversée. Nous resterons donc quinze jours avec nos chers amis Buchanan qui sont là, à Madère, et arriverons en Angleterre par l'« Edinburgh Castle » vers le 20 février. Nous ne nous arrêterons que peu de jours à Londres pour voir mon beau-frère et mes belles-sœurs, et nous nous rendrons immédiatement à Paris. Ainsi donc au revoir. Priez beaucoup pour nous.

Votre affectionné,

F. COILLARD.

La lettre qui précède était composée, quand nous est parvenue la nouvelle de l'heureuse arrivée de M. et Madame Coillard, à Londres, dans la matinée du 20 février. Ils y ont été accueillis par leur beau-frère et leur belle-sœur, M. et Madame Mackintosh. Leur petit séjour au Cap, le voyage du Cap à Madère, et les deux semaines qu'ils ont passées dans cette île leur ont fait, disent-ils, surtout à notre frère, un bien immense. Avant de venir à Paris, ils resteront quelques jours à Londres, dans l'intérêt de la Mission.

